

LES BIENS SUPRÊMES

Quittons le spectacle de la lutte qui se poursuit en France. Partout, sous d'autres formes, avec d'autres péripéties, c'est le même assaut donné par l'esprit de liberté et de justice aux privilèges des castes dirigeantes et possédantes. Ici, il y a conflit sur un point précis où tout se trouve engagé. En Allemagne, où cet article veut vous mener, vous assisterez à une belle tentative d'organisation du prolétariat, qui veut affirmer son droit au savoir, à l'art, à la haute culture.

Un document inédit nous arrive, par la *Revue socialiste*, qui nous donne l'histoire le plus intéressant, le plus passionnant, des efforts tentés par plusieurs groupements d'ouvriers berlinois pour conquérir leur droit à la science, à la pensée, à la beauté. Le traducteur, M. Edgar Milnaud, nous informe que l'auteur de l'article, M. Willy Wack, a été le témoin du mouvement qu'il décrit, qu'il a vu naître la plupart des sociétés dont il parle, et que son expérience personnelle remonte à l'année 1888 : il était alors ouvrier relieur et était âgé de dix-huit ans. Depuis, il est devenu rédacteur du *Vorwärts*, pour écrire les comptes rendus de réunions publiques, et il y a sept ans qu'il suit ainsi les réunions. Sa documentation est donc très étendue.

La présentation ainsi faite par le traducteur, que nous apprend Willy Wack ?

Il part de 1878, l'année où Bismarck arma contre les socialistes la loi de terreur qui devait tuer les sociétés ouvrières. Elle les tua, en effet, mais seulement pour quelque temps, et en apparence. Sous le silence subtil, la société secrète retrouva sa raison d'être. Mais, fait remarquable, elle ne s'organisa pas pour la tentative violente, pour l'appel à une émeute vouée d'avance à un écrasement, elle ne donna pas dans le piège tout prêt de la répression. Elle s'organisa pour l'éducation. Le mouvement ouvrier allemand, dit Willy Wack, a toujours considéré comme un de ses devoirs les plus essentiels d'étendre l'horizon intellectuel des masses ouvrières. Lassalle, Marx, Engels, ont toujours eu cette préoccupation. Or, il s'est trouvé que la loi contre le socialisme a accéléré cette poussée vers une région plus large où la littérature, le théâtre, l'art, se trouvèrent annexés à la politique et à la sociologie.

C'est un fait très important que cette unification, réclamée depuis longtemps par ceux qui ne veulent rien séparer, et qui n'est pas encore admise partout et par tous, comme elle devrait l'être. Le danger où se trouvait la liberté amena en Allemagne, comme cela se passe en ce moment en France, un rapprochement entre les hommes de science et de lettres et les travailleurs manuels. Bientôt il se créa des cercles de lectures et de discussions, qui, « à côté de la question sociale, firent entrer dans le domaine de leurs études toutes les branches du savoir et tous les arts possibles. » On eut la pensée de bibliothèques et de conférences, et l'on s'aperçut rapidement que le socialisme trouvait son compte à étudier les productions littéraires, roman, drame, poésie. Tout un public nouveau, avide d'apprendre, se familiarisa avec les ouvrages de Tolstoï, Ibsen, Bjornson, Dostoïewsky, Zola, etc., que des conférenciers lisaient et étudiaient en de petites réunions qui n' alarmaient pas le pouvoir. Quels étaient ces conférenciers ? Le rédacteur Kurt Baake, les docteurs Bruno Wille, Willy Belsche, Conrad Schmidt, l'acteur, marchand et écrivain Julius Türk, l'écrivain Paul Ernst. Des discussions suivaient ces lectures, et nous apprenons que ces prolétaires ainsi réunis après leur journée de travail examinaient avec feu la question de savoir s'il est intéressant de disséquer subtilement, dans un roman, l'âme d'un homme. Le roman de Dostoïewsky, *Crime et Châtiment*, paraît surtout avoir été l'objet de discussions de ce genre, et Willy Wack nous fait savoir que les uns s'enthousiasmaient pour de semblables analyses, que d'autres les admettaient sous condition, que d'autres enfin disaient que la question les laissait indifférents.

Il faut ajouter que cette vie de l'esprit ne se manifesta pas seulement à l'occasion d'ouvrages littéraires, mais qu'il y eut souvent à l'ordre du jour des sujets scientifiques, historiques, économiques et philosophiques, examinés pendant les instants de répit que laissaient les questions d'administration et les difficultés des grèves. Enfin, il se trouva un sculpteur qui sut parler de la Grèce, du Moyen-Age, de la Renaissance, à ses auditeurs, lesquels réclamèrent bientôt une visite dans les musées de Berlin, où l'artiste fut le guide et l'explicateur.

Les conséquences de ce mouvement furent l'essai de création d'une Université ouvrière, l'ouverture de clubs de lecture et de discussion et de sociétés d'enseignement, l'adhésion au Théâtre-Libre, suggéré en 1889 par l'entreprise d'Antoine à Paris, et bientôt la création d'un Théâtre-Libre du peuple, puis enfin, au moment où disparut la loi d'exception contre les socialistes, la fondation d'une Ecole d'éducation ouvrière. L'examen de ces formes diverses de l'activité de ce prolétariat berlinois dépasserait les bornes de cet article. Je ne veux pas le clore

joie dans la possession de ces biens de la civilisation. » Les biens suprêmes ! les biens de l'esprit, l'ambition de savoir, la passion scientifique, la connaissance de l'histoire, l'avidité philosophique, le désir de la beauté qui réside dans l'écrit et l'œuvre d'art, tout cela devenant la vie, voilà le sentiment qui anime ces braves gens que l'on représente comme une bande de barbares enflammés par les péchés matériels et se ruant sur la soif pour tout détruire. Mais les légendes passées ne tiennent pas longtemps contre la vérité. Les hommes qui réclament la justice sociale en Allemagne veulent le couvert et le feu en hiver, et n'hésitent pas à boire un verre de bière à danser joyeusement après avoir entendu un commentaire de Goethe ou de Dantès. Mais ils ne veulent leur part des biens matériels que pour avoir enfin les autres biens, les *biens suprêmes*, et c'est la grande parole qui restera pour définir la belle et juste revendication.

Gustave Geffroy.

LIBRE PENSÉE

LES BIENS SUPRÊMES

Quittons le spectacle de la lutte qui se poursuit en France. Partout, sous d'autres formes, avec d'autres péripéties, c'est le même assaut donné par l'esprit de liberté et de justice aux privilèges des castes dirigeantes et possédantes. Ici, il y a conflit sur un point précis où tout se trouve engagé. En Allemagne, où cet article veut vous mener, vous assisterez à une belle tentative d'organisation du prolétariat, qui veut affirmer son droit au savoir, à l'art, à la haute culture.

Un document inédit nous arrive, par *la Revue socialiste*, qui nous donne l'histoire la plus intéressante, la plus passionnante, des efforts tentés par plusieurs groupements d'ouvriers berlinois pour conquérir leur droit à la science, à la pensée, à la beauté. Le traducteur, M. Edgar Milnaud, nous informe que l'auteur de l'article, M. Willy Wack, a été le témoin du mouvement qu'il décrit, qu'il a vu naître la plupart des sociétés dont il parle, et que son expérience personnelle remonte à l'année 1888 : il était alors ouvrier relieur et était âgé de dix-huit ans. Depuis, il est devenu rédacteur du *Vorwärts*, pour écrire les comptes rendus de réunions publiques, et il y a sept ans qu'il suit ainsi les réunions. Sa documentation est donc très étendue.

La présentation ainsi faite par le traducteur, que nous apprend Willy Wack ?

Il part de 1878, l'année où Bismarck arma contre les socialistes la loi de terreur qui devait tuer les sociétés ouvrières. Elle les tua, en effet, mais seulement pour quelque temps, et en apparence. Sous le silence subit, la société secrète retrouva sa raison d'être. Mais, fait remarquable, elle ne s'organisa pas pour la tentative violente, pour l'appel à une émeute vouée d'avance à un écrasement, elle ne donna pas dans le piège tout prêt de la répression. Elle s'organisa pour l'éducation. Le mouvement ouvrier allemand, dit Willy Wack, a toujours considéré comme un de ses devoirs les plus essentiels d'étendre l'horizon intellectuel des masses ouvrières. Lassalle, Marx, Engels, ont toujours eu cette préoccupation. Or, il s'est trouvé que la loi contre le socialisme a accéléré cette poussée vers une région plus large où la littérature, le théâtre, l'art, se trouveraient annexés à la politique et à la sociologie.

C'est un fait très important que cette unification, réclamée depuis longtemps par ceux qui ne veulent rien séparer, et qui n'est pas encore admise partout et par tous, comme elle devrait l'être. Le danger où se trouvait la liberté amena en Allemagne, comme cela se passe en ce moment en France, un rapprochement entre les hommes de science et de lettres et les travailleurs manuels. Bientôt il se créa des cercles de lectures et de discussions, qui, « à côté de la question sociale, firent entrer dans le domaine de leurs études toutes les branches du savoir et tous les arts possibles. » On eut la pensée de bibliothèques et de conférences, et l'on s'aperçut rapidement que le socialisme trouvait son compte à étudier les productions littéraires, roman, drame, poésie. Tout un public nouveau, avide d'apprendre, se familiarisa avec les ouvrages de Tolstoï, Ibsen, Bjornson, Dostoïewsky, Zola, etc., que des conférenciers lisaient et étudiaient en de petites réunions qui n'alarmaient pas le pouvoir. Quels étaient ces conférenciers ? Le rédacteur Kurt Baake, les docteurs Bruno Wille, Willy Belsche, Conrad Schmidt, l'acteur, marchand et écrivain Julius Türk, l'écrivain Paul Ernst. Des discussions suivaient ces lectures, et nous apprenons que ces prolétaires ainsi réunis après leur journée de travail examinaient avec feu la question de savoir s'il est intéressant de disséquer subtilement, dans un roman, l'âme d'un homme. Le roman de Dostoïewsky, *Crime et Châtiment*, paraît surtout avoir été l'objet de discussions de ce genre, et Willy Wack nous fait savoir que les uns s'enthousiasmaient pour de semblables analyses, que d'autres les admettaient sous condition, que d'autres enfin disaient que la question les laissait indifférents.

Il faut ajouter que cette vie de l'esprit ne se manifesta pas seulement à l'occasion d'ouvrages littéraires, mais qu'il y eut souvent à l'ordre du jour des sujets scientifiques, historiques, économiques et philosophiques, examinés pendant les instants de répit que laissaient les questions d'administration et les difficultés des grèves. Enfin, il se trouva un sculpteur qui sut parler de la Grèce, du Moyen-Age, de la Renaissance, à ses auditeurs, lesquels réclamèrent bientôt une visite dans les musées de Berlin, où l'artiste fut le guide et l'explicateur.

Les conséquences de ce mouvement furent l'essai de création d'une Université ouvrière, l'ouverture de clubs de lecture et de discussion et de sociétés d'enseignement, l'adhésion au Théâtre-Libre, suggérée en 1889 par l'entreprise d'Antoine à Paris, et bientôt la création d'un Théâtre-Libre du peuple, puis enfin, au moment où disparut la loi d'exception,

toutefois, sans mettre en valeur l'heureuse formule de Willy Wack : « Ici, en Allemagne, et particulièrement à Berlin, foyer de la vie intellectuelle de l'Allemagne, il n'y a guère, parmi les ouvriers, que les socialistes et les rares partisans de l'anarchisme qui mettent leur joie dans la possession des biens suprêmes de la civilisation. »

Les biens suprêmes ! les biens de l'esprit, l'ambition de savoir, la passion scientifique, la connaissance de l'Histoire, l'avidité philosophique, le désir de la beauté qui réside dans l'écrit et dans l'œuvre d'art, tout cela devenant la vraie vie, voilà le sentiment qui anime ces pauvres gens que l'on représente comme une bande de barbares enflammés par les appétits matériels et se ruant sur la société pour tout détruire. Mais les légendes intéressées ne tiennent pas longtemps contre la vérité. Les hommes qui réclament la justice sociale en Allemagne veulent le logis, le couvert et le feu en hiver, et ils n'hésitent pas à boire un verre de bière et à danser joyeusement après avoir entendu un commentaire de Goethe ou de Darwin. Mais ils ne veulent leur part des biens matériels que pour avoir enfin les autres biens, les biens suprêmes, et c'est une grande parole qui restera pour définir la belle et juste revendication.

Gustave Geffroy.

LIBRE PENSÉE